

allait mettre au point de son côté en France trois ans plus tard.

Quoi qu'il en soit, comme toute polémique, celle-ci a laissé dans l'ombre un aspect curieux de *L'Oiseau bariolé* : son étrange absence. La platitude cruelle avec laquelle il est écrit, comme si, en fait d'auteur, il n'y avait finalement personne – comme si, au cœur de l'auto-fiction, il y avait, non pas le sujet et ses différents masques, mais le vide subjectif. Une dimension que Kosinski n'a cessé de creuser, et qui explose vraiment avec les deux livres qui sortent en ce moment.

*Mr Chance* en est, si l'on veut, la version comique. Mis en scène en 1979 par Al Ashby (avec Peter Sellers dans le rôle-titre), le roman raconte l'histoire d'un imbécile promu par une suite de hasards à la vice-présidence des États-Unis. Non, pas exactement un imbécile, plutôt un vide parfait : un jardinier, prénommé Chance, dont le seul intérêt dans l'existence, en dehors des poireaux et de la météo, consiste à regarder la télévision. "En changeant de chaîne, il pouvait se changer lui-même." A force de lieux communs et de platitude, Chance le jardinier va devenir Chauncey Gardiner, conseiller spécial, vedette internationale, mais aussi homme unidimensionnel, sur la biographie de qui les services secrets du monde entier se cassent les dents.

La dimension satirique et prémonitoire du roman est suffisamment évidente aujourd'hui, mais ce qui l'est peut-être moins, c'est sa dimension inquiétante. Chance est par exemple incapable de faire l'amour. Confronté à une femme qui le désire, il ne peut que répéter "J'aime regarder", phrase sur laquelle la partenaire frustrée se méprend. "– Si je me caressais toute seule, ça t'exciterait et après tu me ferais l'amour ? Chance ne comprit pas. – J'aimerais te regarder, répéta-t-il." Suit une séance de masturbation, sous les yeux d'un Chance impassible...

L'écho de cette scène résonne dans *Des pas* sur un mode bien plus cruel, puisque la femme, tuberculeuse, est enfermée dans un sanatorium : "... Elle sortit du lit, ôta sa robe de chambre et se planta devant le miroir. Elle s'y colla presque, touchant d'une main son reflet et pressant l'autre contre son corps. Je voyais ses seins et ses hanches. Je me pénétrais de plus en plus de la pensée que c'était moi qui étais dans le miroir et que c'était mon corps qu'elle touchait avec ses mains et ses lèvres. D'une

voix basse et pressante, elle m'arrêtait chaque fois que je faisais un pas vers elle. Nous faisons l'amour, elle debout devant le miroir et moi à un pas de distance." Chacun de ces moments est suivi d'un accès de maladie. Un jour, une infirmière, une nonne qui a perçu le manège, interpelle le narrateur : les hommes comme lui, dit-elle, sont des hyènes. Ils rôdent autour des corps en train de mourir.

*Des pas* est un livre très étrange, où la violence, la dépersonnalisation et le pouvoir sont poussés à leur maximum – littéralement un livre sorti du totalitarisme. Des épisodes s'y succèdent, dans des pays non mentionnés, dans des temps différents, et dont le seul point commun semble résider dans une invraisemblable dureté, dans le déploiement d'une intimité non subjective, si l'on peut dire. Le narrateur y apparaît parfois très riche, parfois réduit à l'état de clochardisation, toujours comme indifférent à son sort, quoique bien décidé à survivre, et ne manifestant aucune empathie pour personne, pas même pour lui.

Contrairement à *Mr Chance*, qui se donne au moins le prétexte de la caricature sociale, *Des pas* semble exister dans le vide, sans message d'aucune sorte, n'être que le véhicule de l'inquiétude et de la cruauté, dans une sorte de discipline du néant, frôlant la dissolution psychique. Le lecteur va d'épisode sadique en violence détachée, avec une conscience scandalisée, mais sans jamais pouvoir décider si le roman pose une interrogation existentielle ou s'il s'emploie à décrire un état proche de la psychose – que l'on soupçonne alors être celui de l'auteur.

Seul un passage, vers la fin, donne peut-être une clé pour comprendre l'univers de Kosinski, cette impasse, lorsque le narrateur se décrit quittant son pays d'origine : "S'il m'avait été donné de maintenir à jamais l'avion dans le ciel, de défier le vent et les nuages (...), je serais resté sur mon siège, les yeux clos, toute énergie et passion disparues, mon esprit en paix telle une patère sous un chapeau oublié, sans avoir besoin de me justifier, ni d'être jugé, à jamais ballotté entre mon passé et mon avenir."

Marc Weitzmann

*Mr Chance*, 155 pages, 18 €. *Des Pas*, 187 pages, 18 €. Edités et préfacés par Jérôme Charyn, traduction de l'anglais (États-Unis) par Michelle Fingère.